Les Coupeurs de Fils.

MOEURS DU TRANSVAAL.

Ludovic de Kermeuck, après cinq années de vie à outrance dans tous les endroits joyeux du Paris où l'ou s'amuse, avait dépensé les cinq cents mille francs qu'il tenait de ses parents par héritage Un matin, il s'était reveillé absolument ruiné.

Après avoir liquidé son mobilier et ses bibelots artistiques, il se trouvait à la tête d'un petit capital d'une vingtaine de mille francs environ. Que faire avec cette misérable somme ?... Vivre ... même en province ! Il ne fallait pas y songer.

Et pourtant l'avenir ne se présentait pas pour lui aussi sombre qu'il l'entrevoyait. Plusieurs fois dans le monde il avait rencontré miss Ellen Godfrey, fille du richissime australien Jim Godfrey, qui avait gagné toute sa fortune, évaluée à un certain nombre de millions de livres sterling, dans l'élevage des troupeaux. Jim Godfrey avait épousé une Française, et Ellen passait chaque hiver quelques mois à Paris chez une de ses tantes. Ludovic avait fait valser souvent la jeune Australienne, dont le charme l'avait séduit, et Ellen paraissait écouter d'une oreille indulgente la banalité de ses compliments. Malgré la différnce colossale des fortunes, un mariage pouvait se décider entre les deux jeunes gens.

Ellen d'ailleurs ne ne montrait pas hostile à cette idée, Jim Godfrey avait de son côté des principes très arrêtés. Il avait dit un jour à Ludovic : "Il n'est pas nécessaire que l'époux que je destine à ma fille soit riche. Il doit avoir seulement de quoi s bven r aux besoins et pay r le luxe, mais il faut que mon gendre ait travaillé, qu'il ait gagné sa fortune personnelle.

"Vous avez mangé l'héritage de vos parents ; vous avez bien fait. Montrez-moi maintenant que vous êtes capable d'acquérir les cinq cents mille francs que vous avez dissipés, et alors nous verrons... Du reste, ma fille est encore trop jeune pour se marier à présent."

Et Ludovic, sentant son incapacité et son impuissance, allait partir la mort dans l'âme lorsque miss Ellen Godfrey lui avait mis sa petite main sur le bras en disant : "Courage, travaillez... Je vous attendrai,"

Et il était parti avec cette espérance :

Travailler ! est-ce qu'il en était capable ? Il ne lui restait qu'un seul recours : tenter la fortune. Là-bas, au Sud-Afrique, on venait de découvrir des mines d'or, et déjà de grosses affaires sé créaient. Pourquoi n'aurait-il pas de chance à son tour ? et il était parti pour le Transvaal

Mais des spéculations malheureuses avaient vite anéanti son petit pécule ; et alors, pour vivre, ne pouvant même plus revenir en Europe, il était entré, grâce à la protection du consul, dans l'administration des postes et télégraphes, car il parlait par bonheur, très correctement l'anglais et le hollandais, et les questions scientifiques l'intéressaient au plus haut point. Dans ses lois rs, il s'était amusé à construire un petit appareil qui devait, à son idée rendre de grands services. Car, résumant sous un volume portatif, les principaux instruments télégraphiques, et muni d'une pile d'une très grande puissance, il pouvait, croyait-il, être facilement adapté en pleine campagne à n'importe quel fil télégraphique, par exemple, en cas de détresse pour demander du secours. Et il avait inventé une pile d'une grande intensité pour envoyer la dépêche en même temps des deux côtés du fil.

Un matin, Ludovic pensait à toutes les péripéties de son existence, en enregistrant une dépêche, lorsqu'il fut tiré de ses

Avis de Dem nde de Divorce.

Avis est par les présentes donné que Catherine Ccilis Lyons, du village de Treherne, dans la province de Manitoba, femme mariée, fera application au Parlement du Canada, à la session prochaine, pour obtenir un bill de divorce d'avec son son mari, John P. Lyons, de la ville de Winnipeg, dans la province de Manitoba, bartender, pour adultère et désertion

Daté en la ville de Winnipeg dans la province de Manitoba, le 12e jour d'Août A. D. 1899.

THOMAS L. METCALF,

Solliciteur pour la Demanderesse

H. B. McGIVERIN,

Agent à Ottawa pour le Solliciteur de la Demanderesse.